

le dévouement d'une sœur de charité, c'était la femme de Pierre.

Et ses regards se faisaient plus doux, se fixant apitoyés sur l'infortunée Dolorès.

Pierre lui avait pris sa vie, s'était emparé de ses papiers, lui avait volé son nom, et maintenant il servait la Compagnie sous le nom de celui qu'il croyait mort.

Mort ! l'assassin ne s'était guère trompé.

Si Jacques était encore vivant, les jours qu'il devait passer sur terre étaient comptés.

Sa misérable existence ne tenait plus qu'à un fil ; la découverte de toutes ces infamies venait de lui donner le coup de grâce.

Il le sentait, ce serait bientôt fini.

Et, au fond du cœur, il remerciait Dieu d'abréger ses souffrances, non pas tant physiques que morales.

Lui, vivant, qu'aurait-il fait ?

Lui aurait-il donc fallu se transformer en justicier ?

Puis, bientôt, ses idées suivaient un autre cours.

Il songeait à sa mère. à cette pauvre femme dont il était l'unique espoir, la seule raison de vivre, et qui attendait avec impatience des nouvelles de l'enfant bien-aimé, sa mère, à qui il n'aurait même pas la force d'écrire, pour lui envoyer le dernier cri de son amour filial avec son dernier soupir.

Et il voyait cette pauvre vieille attendant, de jour en jour, la lettre promise ; puis, mourant de désespoir, toute seule, là-bas auprès du foyer désert, sans personne pour la consoler et lui fermer les yeux.

A cette pensée, un gémissement douloureux s'échappa de la poitrine du blessé, et deux grosses larmes roulèrent silencieusement le long de ses joues amaigries.

—Tu souffres ? demanda Dolorès en le considérant, anxieuse.

Lui, ne répondit pas, tout entier à sa douleur.

Et longtemps, ils demeurèrent ainsi, face à face, muets tous deux, elle, cherchant à lire dans ses regards la cause de ces pleurs, lui, absorbé dans cette pensée unique : sa mère.

Tout à coup une leur fugitive brilla dans sa prunelle, et sur ses lèvres flétries un sourire rapide passa.

Dieu, sans doute, venait de lui envoyer une inspiration, en lui rappelant le nom de l'abbé Rigal.

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt à ce digne homme qui, durant la traversée, lui avait témoigné une amitié si profonde, si sincère ?

C'est cela, il voulait le voir, il voulait, avant de mourir, recevoir les divins secours de la religion.

Et puis...

D'un signe de la main, il attira l'attention de Dolorès.

—Je ne crois pas avoir longtemps à vivre, murmura-t-il.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

—Mon Dieu ! dit elle avec angoisse, pourquoi ces tristes pensées ?... avec des soins, tu guériras.

Jacques secoua la tête avec un amer sourire, et rassemblant toutes ses forces :

—Je veux me confesser, dit-il d'une voix ferme.

Dolorès ne put retenir un geste de surprise.

—Te confesser ! exclama-t-elle.

Et elle regarda le malade avec des yeux remplis d'étonnement.

La maladie avait donc opéré en cet homme une bien complète transformation, pour qu'une semblable idée eût pu germer dans sa tête.

Il poursuivit :

—Il faut aller à l'hôpital de Colon où se trouve l'abbé Rigal... Il faudra lui dire qu'un homme est en danger de mort, qu'il connaît cet homme... sa charité le fera accourir tout de suite.

En l'écoutant ainsi parler, Dolorès pleurait.

—Il faut qu'il se sente bien mal, pensait-elle.

Mais la jeune femme était profondément religieuse, et la demande de celui qu'elle croyait être son mari, en la surprenant, lui causait une douce joie.

Si, étant revenu à de meilleurs sentiments, il pouvait guérir.

Elle avait pour lui une affection démesurée, et cette conversion inespérée l'augmentait encore.

Et, du fond de son cœur, une fervente action de grâce s'éleva vers Dieu, à qui elle serait redevable de ce double miracle : la conversion et la guérison de son mari.

Toute émue, elle s'empressa d'aller à l'hôpital de Colon.

Mais le long du chemin, une question se présenta tout à coup à son esprit, question que, dans son affolement premier, elle ne s'était point posée.

Comment Pierre connaissait-il l'abbé Rigal ?

Que sous l'influence de la maladie et à l'approche de la mort, le cœur du blessé se rouvrit inespérément aux sentiments religieux, c'était là chose assez fréquente pour qu'elle ne s'en étonnât pas outre mesure.

Mais ce qu'elle ne pouvait pas comprendre, c'était que son mari l'envoyât chercher l'abbé Rigal.

Pierre fréquentait les maisons de jeu, les tavernes, les mauvais lieux ; mais jamais elle ne lui avait vu mettre le pied dans une église ; en outre, quand elle le voyait de moins méchante humeur que de coutume, et qu'elle le pressait de l'accompagner à l'office divin, il se répandait, contre les ministres du Seigneur, en de telles récriminations, se livrait à de telles plaisanteries, qu'indignée, épouvantée, elle le suppliait de se taire.

En outre, cet abbé Rigal, comment pouvait-il seulement en connaître le nom ?

Elle qui allait, tous les matins, entendre la messe à la chapelle de l'hôpital, elle pouvait savoir que l'aumônier était changé depuis un mois, mais elle ignorait comment il s'appelait.

Et voilà que Pierre, au lit depuis l'arrivée du nouvel aumônier, l'envoyait chercher et l'appelait par son nom ?

C'était à n'y rien comprendre.

Aussi, après s'être vainement creusé la cervelle, elle renonça à éclaircir ce point ; mais il lui en demeura, au fond du cœur, une appréhension, une inquiétude, dont son angoisse se trouva augmentée.

Cependant elle était arrivée à l'hôpital et elle fut, sur sa demande, introduite immédiatement auprès de l'aumônier.

Celui-ci, précisément, venait de dire sa messe et se préparait à sortir.

Tout ému de la voix tremblante avec laquelle Dolorès exposa la requête de son mari, il lui demanda :

—Votre mari me connaît donc, ma pauvre femme ?

Elle tressaillit, car la question du prêtre était la même qu'elle venait de se poser si longuement.

—Non répondit-elle.

Puis aussitôt, prise d'une inquiétude :

—Est-ce que vous me refuseriez ? interrogea-t-elle.

—Non, pas, non pas, répliqua le bon prêtre, et la preuve, c'est que je vous suis.

Il prit son chapeau, sa canne et dit :

—Allons.

Dehors, cependant, il renouvela sa question, non pas qu'il eût un soupçon quelconque, mais tout simplement parce qu'il était vivement étonné.

Mais Dolorès se méprit sur son insistance ; elle craignit qu'en lui avouant la vérité, le prêtre ne retourât sur ses pas, et elle eut recours à un mensonge.

—C'est moi, balbutia-t-elle à voix basse, toute honteuse, c'est moi qui ai parlé de vous à mon mari.

—Vous me connaissez donc ?

—Je viens, tous les matins, entendre la messe à l'hôpital.

Le prêtre sourit avec indulgence.

—Ah ! dit-il, je m'explique maintenant... c'est parfait...

Puis, après un moment :

—Vous n'êtes pas Française ? demanda-t-il.

—Non, je suis Espagnole... mais mon mari est Français...

Le visage de l'abbé Rigal s'éclaira.

—Un compatriote, murmura-t-il.

Et, après un moment :

—Mais je le connais peut-être... Comment s'appelle-t-il ?

Dolorès garda un moment le silence, hésitant à dire ce nom, craignant que par un hasard, invraisemblable cependant, toute la mauvaise réputation attachée au nom de son mari ne fût parvenue jusqu'aux oreilles du prêtre.

Enfin, comprenant qu'elle ne pouvait faire autrement que de répondre, elle dit :

—Il s'appelle Miquet.

L'abbé Rigal ne peut retenir un cri de surprise.

—Miquet ! répéta-t-il, la personne pour laquelle vous me venez chercher, s'appelle Miquet !...

Et il pressa le pas, oubliant, dans son premier mouvement de surprise, que le Miquet dont il avait fait connaissance à bord du *Medway* n'était pas marié.

Ce fut au tour de Dolorès d'être étonnée.

Comment ! l'abbé Rigal connaissait son mari !

Ah ! ça, Pierre était-il donc meilleur au fond qu'il ne le paraissait, et se cachait-il pour fréquenter l'église et accomplir ses devoirs religieux ?

—Connaissez-vous donc mon mari ? demanda-t-elle.

L'abbé allait, sans réfléchir, s'écrier :

—Si je le connais !

Mais le dernier mot, prononcé par Dolorès, tinta de si étrange façon à son oreille qu'il s'arrêta court et balbutia, tout interloqué :

—Mais non, je ne le connais pas... Ce qui m'a trompé c'est qu'en venant à Colon, j'ai rencontré sur le bateau un jeune Français qui porte le même nom.

Un rayon d'espoir brilla dans les yeux de Dolorès.

—C'est probablement de Jacques Miquet que vous voulez parler ? dit-elle.

—Effectivement, répondit le prêtre... est-ce que c'est un parent ?

—Le cousin germain de mon mari qui, lui, s'appelle Pierre.

L'abbé Rigal courba la tête.

—La singulière rencontre ? pensa-t-il.

Puis, le cœur encore tout plein du bon souvenir que lui avait laissé son jeune compagnon de voyage, il s'écria :

—Ah ! l'aimable garçon que ce M. Jacques Miquet.

Le visage de Dolorès s'éclaira.

—Vraiment ! fit-elle.

Le prêtre la regarda tout surpris.

La jeune femme secoua la tête.

—Voilà qui est incroyable, exclama l'abbé Rigal ; pendant les longs jours que nous avons passés ensemble, je l'ai observé, étudié, et j'ai pu me convaincre que M. Jacques Miquet est un grand cœur, en même temps qu'une intelligence élevée...

A plusieurs reprises il m'a parlé de son cousin en termes très affectueux, et je m'étonne que sa première visite n'ait pas été pour vous.

—Il nous croyait à San-Francisco, répondit Dolorès, en rougissant un peu.

—Votre mari aurait dû aller l'attendre à l'arrivée du bateau.

Un voile d'inquiétude assombrit la physionomie de Dolorès.

—Mon mari était déjà malade à cette époque.

L'abbé Rigal eut un hochement de tête qui signifiait "s'il en est ainsi, c'est différent", et le reste du chemin se fit en silence.

Introduit dans la pièce qu'obscurcissaient les jalousies baissées, l'abbé Rigal s'avança vers le lit qui formait une grande tache blanche dans un coin d'ombre, disant de cette voix douce et affectueuse pour parler aux malades :

—Eh bien ! mon ami, nous voulons donc causer un peu avec le bon Dieu ?

Sans répondre à ce salut amical, le blessé dit à Dolorès :

—Laissez-nous seuls, je vous prie.

Au son de cette voix, le prêtre tressaillit.

—C'est singulier, pensa-t-il, comme cet homme a la voix de son cousin.

—Monsieur l'abbé, dit Jacques, lorsque la porte fut refermée sur Dolorès, voudriez-vous ouvrir les jalousies.

—Mais le grand jour vous fatiguera... mon ami, répondit le prêtre de plus en plus troublé.

—Je vous en prie.